

Dans le sillage de

# François Mathot agent secret

50 ans de guerre contre le nazisme  
et le stalinisme

Marcel Franckson

Dans le sillage de  
**François Mathot agent secret**  
50 ans de guerre contre le nazisme  
et le stalinisme

Préface de José Gotovitch

***Racine***

Mise en pages : MC Compo

Toutes reproductions ou adaptations d'un extrait quelconque  
de ce livre, par quelque procédé que ce soit, réservées pour tous pays.

© Éditions Racine, 2014  
Tour & Taxis, Entrepôt royal  
86C, avenue du Port, BP 104A • B-1000 Bruxelles  
[www.racine.be](http://www.racine.be)

D. 2014, 6852. 3  
Dépôt légal : mars 2014  
ISBN 978-2-87386-848-2

Imprimé aux Pays-Bas

La liberté et la démocratie ne sont pas des bienfaits des cieux que l'on reçoit gratuitement ; ce sont des conquêtes de l'homme qu'il faut constamment défendre.

Le combat contre l'intolérance, l'ignorance et la pauvreté, le combat pour l'émancipation de l'homme doivent reprendre le flambeau de la lutte contre le nazisme pour que les générations futures connaissent l'espoir d'un avenir meilleur.

**Marcel Franckson et Jacques Burniat,**  
*Chronique de la Guerre subversive 1941-1944,*  
Bruxelles, FDM édition, 1996

## PRÉFACE

Est-il raisonnable par ces temps-ci d'éditer un manuel du terrorisme ?

C'est pourtant cette étonnante initiative qu'a pris sur lui de mener à bien, à travers mille difficultés, un très respectable médecin, professeur honoraire de l'ULB, par ailleurs résistant de terrain au cours de la Seconde Guerre mondiale.

Marcel Franckson, issu de vieille famille liégeoise, est né à Bruxelles le 27 avril 1922.

En 1939, il entama des études de médecine à l'ULB.

Son père, ingénieur des mines et électricien diplômé de l'Université de Liège, ayant eu maille à partir avec l'occupant allemand, s'évada la nuit de Noël 1914. Le gouvernement belge en exil, au Havre, l'affecta à des entreprises d'armement en Angleterre puis en France. Au printemps 1918, il incorpora dans l'équipe chargée de la remise en état du réseau ferroviaire belge qui allait être gravement endommagé par la canonnade lors de l'offensive libératrice des Alliés et surtout, par les destructions opérées par l'ennemi en retraite.

Après l'armistice, Marcel Franckson senior s'installa à Bruxelles et poursuivit sa carrière de haut fonctionnaire aux chemins de fer.

Militant wallon, il interrompit sa carrière aux chemins de fer durant deux ans pour assurer les fonctions de chef de cabinet du ministre François Bovesse.

Fin 1940, Marcel Franckson junior, son frère aîné Renaud et huit autres étudiants de l'ULB cofondèrent un réseau de Résistance. Décidés mais inexpérimentés, ils demandèrent au père Franckson de se joindre à eux comme conseiller. Le réseau s'étendit d'abord dans le milieu universitaire. Après la fermeture de l'ULB (octobre 1941), il poussa ses ramifications dans l'agglomération bruxelloise.

Au printemps 1942, le réseau décida de passer à l'action directe et Marcel Franckson junior en devient le responsable. En février 1943, les Marcel Franckson (père et fils) étant recherchés, la famille se fonda dans la clandestinité. Vu les difficultés à organiser des actions de sabotage de grande envergure dans l'agglomération bruxelloise, une partie du groupe partit s'installer en Haute Ardenne et y fonda un des premiers maquis en juillet 1943.

Ensuite, et pour sa sauvegarde, le groupe dut se déplacer dans l'Entre-Sambre-et-Meuse. Un maquis en Thiérache se créa et put compter sur un remarquable appui logistique. Au printemps 1944, le réseau se rallia au service de sabotage Hotton, créé en début d'année par la deuxième Direction du ministère de la Défense nationale belge à Londres.

Dès lors, les sabotages bientôt accompagnés d'actions de guérilla allaient devenir de plus en plus fréquents et violents. Et cela jusqu'à la Libération.

Il faut souligner combien le groupe paya cher son succès final. Au cours de ces deux années, 40 % de son effectif fut mis hors combat.

Parmi ceux-ci, Marcel Franckson père fut arrêté le 22 mai 1944, torturé à Breendonck et s'éteignit à Buchenwald.

Voilà donc de solides références à la fois patriotiques et démocratiques pour celui qui, son parcours académique accompli<sup>1</sup>, va s'investir dans une double mission : recueillir et transmettre l'histoire de la Résistance.

Mais l'homme n'est ni hâbleur, ni rabâcheur : homme de science porté à la tête de la Fraternelle du Service Hotton. Avec la collaboration d'anciens frères d'armes et sous l'impulsion de descendants enthousiastes se chargeant de l'édition, il devient la cheville ouvrière de la revue *Le Courrier des Jeunes du Service Hotton*.

Cette revue publie d'une part les récits d'épisodes vécus par les différents groupes de l'organisation et d'autre part, le regard d'anciens résistants sur l'évolution du monde actuel. Le 39<sup>e</sup> fascicule de cette revue est sorti en avril 2012. Marcel Franckson rassemble archives et témoignages et bientôt entreprend, avec l'aide d'un de ses compagnons, de réaliser un historique complet qui paraît en 1996 sous le titre déjà significatif de *Chronique de la Guerre*

---

1 Professeur de biochimie et chef de laboratoire, expert à l'INAMI et à la Santé publique pour les hôpitaux universitaires et en particulier pour ce qui concerne la biologie clinique.

*subversive 1941-1944*<sup>1</sup> : *Le Service Hotton en Thiérache*. La qualité de ce travail lui vaut de remporter le prix de la Fondation Pierlot en 1999. Les conséquences en sont marquantes : Marcel Franckson est coopté au sein du conseil de la Fondation composé à l'origine d'anciens « Londoniens » que sont venus compléter des historiens de nos universités. Mais, surtout, Marcel Franckson et le Groupe Hotton convertissent le montant du prix en une bourse confiée au CEGES qui permettra l'élaboration d'un ouvrage devenu succès d'édition, *La collaboration armée en Belgique francophone*<sup>2</sup>. Paradoxe apparent : la Résistance contribue ainsi à la connaissance scientifique de ses adversaires, mais comble surtout une lacune au Sud du pays, polarisé jusqu'ici autour du seul rexisme.

Parlant peu de lui-même, Marcel Franckson aborde ensuite un aspect technique, également peu étudié et pourtant fondamental de l'action armée, précisément *Les outils de la lutte clandestine, 1941-44 : l'armement du Service Hotton*, qu'il sort par la suite d'un portrait collectif des « saboteurs de Morlanwelz<sup>3</sup> ». Il nous livrera ensuite, en complément à l'étude de Flore Plisnier, une approche personnalisée des collaborateurs ayant sévi sur le territoire de son maquis de Thiérache<sup>4</sup>.

Le médecin-biochimiste-historien a donc bien rodé sa plume et sa méthode quand il nous révèle aujourd'hui un dessein secrètement mûri et poursuivi à travers les années, dessein qui explicite le choix d'appeler « guerre subversive » son épopée résistante.

Quand Churchill donna l'ordre et se dota des moyens de « mettre l'Europe à feu », il créa un corps d'agents parachutés en territoire occupé, instruits jusqu'à plus soif des techniques les plus sophistiquées pour organiser et maintenir les liaisons avec Londres, éduquer les résistants à la clandestinité, et surtout les instruire à tous les modes et matériaux de sabotage. Le *Special Operations Executive* (SOE) mit sur pied une cinquantaine d'« écoles » hautement sécurisées dont le recrutement fit l'objet de la sélection la plus sévère.

---

1 Marcel Franckson et Jacques Burniat, Bruxelles, édition FDM, 1996.

2 Flore Plisnier, *Ils ont pris les armes pour Hitler. La collaboration armée en Belgique francophone*, Soma CEGES/Luc Pire, 2008 ; réédition de poche 2011.

3 Les saboteurs de Morlanwelz. Étude sociologique et pyrotechnique, par Marcel Franckson et A. Mairiaux. – Bruxelles : Le Courrier des jeunes du Service Hotton, 2005, 103 p.

4 Zélateurs & stipendiés des nazis en Fagne & Thiérache : dissection psycho-sociologique sur le terrain, 1943-1944 / par Marcel Franckson ; avec la collaboration de André Van Glabeke, André Mairiaux et Jacques Burniat. – Bruxelles : Les Amis du CEGES, 2009, 57 p.

Une branche belge forma ainsi des super instructeurs qui furent parachutés en Belgique pour organiser et former les incendiaires qui devaient bouter le feu à la Belgique, plus précisément au potentiel militaire ennemi, qu'il fût militaire, économique ou humain.

C'est ainsi que s'opéra dans le maquis la rencontre de « Martial » (Franckson) et de « Valentin », de son vrai nom François Mathot, initialement agronome de 26 ans, qui avait rejoint l'Angleterre après moult péripéties et s'était distingué comme un élève exceptionnel dans l'apprentissage de la communication et du sabotage. Il apprécia d'emblée le sérieux du Groupe Hotton et la confiance, l'estime et l'amitié entre les deux hommes ne cessèrent qu'avec le décès de Valentin en 2007 !

Entretemps, la paix revint, l'étudiant devint donc médecin et professeur, mais l'agronome demeura agent secret jusqu'en... 1992 !

La guerre froide développa en effet à l'Ouest comme à l'Est la psychose du danger de voir l'allié d'hier s'investir comme l'envahisseur de demain. Dans les milieux dirigeants de l'Ouest, désormais étroitement alignés sur les USA et la Grande-Bretagne, l'histoire des années 1945-1947 fut vécue comme les étapes des subreptices, et parfois brutales, subversions orchestrées par l'URSS. On sait aujourd'hui que la peur (notamment de la bombe atomique) fut équivalente à l'Est. Si bien que sans transition, des services créés pour la lutte contre l'Allemagne hitlérienne enchaînèrent leur mission dans la lutte contre l'ennemi potentiel, entraînant avec eux certains de ces combattants de l'ombre convaincus de poursuivre leur combat pour la défense d'un ordre démocratique. Valentin fut de ceux-là ; il endossa donc, instructeur hors pair, la formation de ces hypothétiques résistants, saboteurs et informateurs dans un territoire qui risquait à leurs yeux une nouvelle occupation. Ce qui reçut le nom de « Gladio » en Italie et retrouva son vrai nom de « Stay behind » chez nous prit son envol et prospéra dans la plus grande confidentialité. Nous y reviendrons.

C'est en 2001 que Valentin, cédant aux instances de son ami, commença à lui raconter son parcours entamé en 1942 dans la Résistance belge, ses aventures en France, son emprisonnement à Miranda et l'arrivée finale en Grande-Bretagne. Mais répondant au souci quasi obsessionnel de précision de Martial, il appuya le récit de sa formation d'agent secret par la remise des notes des cours reçus dans les écoles spéciales des services secrets britanniques. Une première, car ces documents et bien d'autres sont livrés, pour la première fois dans



ces pages, en complément du récit détaillé des actions menées ensuite en territoire occupé.

Il fut moins disert sur son activité ultérieure, mais Marcel Franckson et le fils de Valentin parvinrent à forcer quelques portes, notamment celles des archives du SOE, de la 2<sup>e</sup> Direction de l'État-major belge en charge des opérations secrètes, les souvenirs de quelques-uns de ses compagnons. Si bien que ce volume, ni mémoires, ni roman, constitue à ce jour l'unique témoignage de l'action vue à la fois d'en haut et d'en bas d'un agent secret actif au sein des services officiels britannique et belge pendant 50 ans !

Les lecteurs se focaliseront sans doute avec gourmandise sur les pages consacrées au mystérieux « Stay behind ». D'autant qu'une commission parlementaire ne parvint pas à mettre complètement à nu les ressorts belges, en raison même des refus exprimés impunément par la plupart des cadres concernés de répondre aux injonctions du pouvoir législatif. Mais l'historien se doit de souligner combien l'apport de ces pages à l'histoire de la Résistance 1940-1944 est important. Dépouillé de tout lyrisme, ayant donné les preuves dans d'autres travaux de sa capacité à mesurer les soubassements psychologiques et sociaux de cette épopée, Marcel Franckson nous offre, par le truchement de cet acteur de premier rang, une vision « clinique » du déroulé de l'action résistante, de sa mise au point, de ses moyens, des objectifs précis de ceux qui la pensèrent, à Londres comme sur le terrain. Il nous en montre les succès, mais aussi les faiblesses, les échecs. Des aspects que peu ont pu jusqu'ici aborder, faute d'aliments à leurs interrogations.

Si l'on sent l'auteur totalement solidaire des engagements de son ami Valentin, il ne s'en laisse pas conter et relève les lourdes ambiguïtés que revêtit par certains de ses aspects l'opération « Stay behind ». Il prend soin de relever en particulier les dérives auxquelles la volonté d'éliminer « l'ennemi intérieur » amena, comme en Italie, des services officiels à adouber des groupes d'extrême droite jusque dans leurs folies criminelles.

Valentin quant à lui exerça exclusivement son activité à l'encontre de « l'ennemi extérieur ». Mais nous voyons confirmé ici comment les autorités politiques du pays étaient au fait de cette activité clandestine : les gouvernements successifs concernés donnèrent leur aval et couvrirent les détours utilisés pour camoufler les opérations. En la matière, l'exécutif échappa totalement au contrôle de la nation. Il est vrai que dans l'esprit de ses concepteurs, c'était bien là une

condition de leur entreprise. Marcel Franckson ne cache pas une sorte de jubilation devant les astuces déployées, notamment pour échapper ultérieurement à la commission parlementaire. Et sans doute partage-t-il ce sentiment avec une grande partie de sa génération. C'est là peut-être un apport supplémentaire à notre compréhension de la psychologie d'une époque. Ainsi ce précieux travail nous parle-t-il à plusieurs voix et à divers niveaux. Il est d'autant plus essentiel.

Mais surtout, n'occultons pas ce qui avait nourri pendant 50 ans la conviction de son héros, Valentin, et que le *Discours sur la servitude volontaire* de La Boétie, rappelé par notre auteur, met en exergue : la qualité de ceux chez qui la pulsion naturelle de révolte contre la tyrannie n'avait pas été inhibée par la lâcheté et la peur.

**José Gotovitch**

4 avril 2012

## AVERTISSEMENT

Le présent ouvrage s'inscrit dans la ligne de nos travaux entrepris et publiés depuis 1991 visant à sauvegarder la mémoire de la lutte clandestine contre le totalitarisme nazi puis la préservation de la démocratie rétablie. Son objectif est d'expliquer aux jeunes générations les efforts et les sacrifices imposés par la préparation et la pratique de la guerre subversive. Nous avons pris comme fil conducteur le parcours de François Mathot, un agent secret exceptionnel tant par sa longévité que par la diversité de ses activités clandestines. Il eut le privilège de connaître les deux situations des combattants de l'ombre contre le totalitarisme nazi : celle des résistants autodidactes et celle des instructeurs parachutés dans les pays occupés après une formation intensive dans les écoles spécialisées du *Special Operations Executive* britannique. Ensuite, après la destruction du régime nazi et pendant toute la guerre froide entre l'Occident et l'URSS, il assura la lourde mission de former les instructeurs belges des futurs combattants de l'ombre qui devraient mener la guerre subversive en cas d'occupation de l'Europe occidentale par des totalitaristes soviétiques atteints d'une folie expansionniste.

En raison de notre objectif, le texte ne se présente pas comme une biographie classique. Les différentes étapes du parcours de notre personnage sont accompagnées ou entrecoupées par des éléments clés historiques et techniques de la guerre subversive, nécessaires à la compréhension de cette lutte impitoyable et cruelle dans laquelle, à l'exception des opérations militaires, tout doit être mis en œuvre pour nuire à l'ennemi, y inclus ce que la morale réproouve et la Justice poursuit en temps de paix.

La collecte des données utilisées dans ce récit débuta en 1982, lorsque la Fraternelle du Service de sabotage Hotton décida de compléter ses archives pour sauvegarder la mémoire de la lutte

clandestine 1940-1944. J'entamai alors une longue série de séances de travail avec François Mathot; elles se poursuivirent jusqu'à son décès en 2007. À ces occasions, il me remit une importante documentation. Elle comprenait entre autres une note synthétique signalant au jour le jour les endroits où il avait séjourné ou opéré durant sa mission en pays occupé, de son parachutage à la Libération. Mais surtout, cette documentation livrait des pièces d'intérêt général telles le cours sur la sécurité clandestine donné aux futurs agents parachutés dans les écoles du SOE à Beaulieu en 1944 ainsi que des cours et syllabus relatifs aux explosifs, au sabotage, à la cryptographie et aux transmissions radios. Après le décès de notre ami François Mathot, son fils Claude, piochant dans les archives paternelles, nous en a extrait encore moult informations.

Mais au-delà de toutes considérations techniques et matérielles, nous avons aussi voulu rendre hommage à un héros exceptionnel dont les tribulations, astuces et exploits demeurent un exemple.

Puisse-t-il, ainsi que les compagnons résistants de son parcours, se maintenir dans la mémoire collective.

**Marcel Franckson**

septembre 2011

## PROLOGUE

Corswarem, très ancien village de Hesbaye situé 3 km à l'ouest de Waremmé, est le berceau de la famille Mathot. Ce nom, orthographié Matthot, Mathot, Mathoz, Mattot au sein de la même famille, se retrouve dans les registres de Corswarem depuis 1704. Très fréquent en Wallonie, il est une des formes dialectales de Mathieu en français. Les Mathot de Corswarem ont été agriculteurs de père en fils pendant deux siècles. En outre, certains d'entre eux ont occupé des fonctions dans la magistrature et l'administration publique locale.

C'est dans ce village ancestral que naquit François Balthazar le 22 novembre 1918. L'entrée en vie de notre héros est particulièrement tragique : ses parents se marièrent en novembre 1917 alors que la jeune épouse de vingt ans affichait une différence d'âge de 32 ans avec son mari, ce qui fit jaser les villageois.

Deux jours après sa délivrance, sa mère mourut de la terrible pandémie de grippe espagnole. Quant à son père, malgré sa violente opposition, il avait été réquisitionné par les troupes allemandes en retraite et avait dû charger leurs impedimenta sur son chariot traîné par 2 chevaux. Le temps était infect, le père n'avait pas eu le temps de prendre des vêtements chauds ; au cours de ses pérégrinations, il contracta une infection pulmonaire et en mourut quelques jours après son retour à Corswarem, laissant son fils orphelin de père et de mère dès sa troisième semaine. Le jeune enfant fut élevé jusqu'à l'âge de 5 ans par sa grand-mère paternelle, dame fort âgée. Avec le décès de la grand-mère, il fut pris en charge par son tuteur, Frédéric Thion, percepteur des postes et catholique romain endurci. Celui-ci ne pouvait évidemment confier l'éducation de son pupille qu'à une école de son obéissance. Il choisit le pensionnat des Petits Frères de la doctrine chrétienne à Malonne, près de Namur. Cet établissement était réputé pour la sévérité de ses méthodes éducatives, allant jusqu'à

priver de nourriture en cas de faute ou de péché. Ce système génère une majorité de brebis obéissantes au pasteur et respectueuses de l'autorité et de son ordre, mais il crée également une minorité de rebelles rejetant ce conditionnement mental et objet de sanctions. François fit partie de cette seconde catégorie.

À 14 ans, François était devenu un jeune adolescent chétif et triste. Heureusement pour lui, son tuteur mourut cette même année. La surveillance de François échut alors à son subrogé tuteur Jean Baptiste Thonon, aussi anticlérical que son prédécesseur était dévot. Il s'empressa de retirer François de Malonne et de le placer chez les époux Thonon-Moureau, fermiers et cousins éloignés du père de François. Au bout de quelques mois, ce dernier récupéra une santé florissante grâce à une nourriture roborative, au travail au grand air et à une atmosphère familiale particulièrement favorable : les époux Thonon-Moureau avaient un fils du même âge que François ; les deux adolescents se lièrent d'une amitié fraternelle indéfectible. La santé de François rétablie, son tuteur l'inscrivit à l'École provinciale d'agriculture de Waremme, toute proche. François connut une fin de jeunesse épanouie : la résilience à la tyrannie scolastique avait joué. Le jeune homme très sportif pédalant quotidiennement sur son vélo, pratiquant la lutte gréco-romaine et membre de l'équipe de football de Corswarem avait acquis une stature athlétique. Étudiant studieux et avide de connaître, il s'était en outre forgé une personnalité forte et confiante dans ses possibilités, déterminée et tenace. Deux exemples illustrent ce caractère. À 16 ans, il fut le seul mâle du village à oser descendre dans un puits pour repêcher le corps d'une femme qui s'y était volontairement noyée. À 18 ans, agissant seul, il vida un cabaret d'un groupe de braillards qui importunaient le tenancier.

En juillet 1938, dans sa 20<sup>e</sup> année, il obtint son diplôme d'agronome. Deux voies s'ouvraient naturellement à lui : soit devenir un fermier moderne utilisant des données scientifiques en lieu et place des procédés traditionnels, soit mettre ses connaissances au service d'une entreprise. Les événements internationaux en décidèrent autrement.



Triste et chétif garçonnet de 8 ans au pensionnat de Malonne.



Étudiant et sportif épanoui de 18 ans au Football club de Corswarem.



## Chapitre I

# UNE ENTRÉE EN SCÈNE IMPROMPTUE

### De la conscription à la campagne de 1940

Notre agronome frais émoulu de l'école n'eut ni l'envie, ni l'occasion d'échafauder des projets d'avenir professionnels. Il savait qu'il allait incessamment être « appelé sous les drapeaux » selon une expression surannée des guerres d'antan. Comme tous les jeunes mâles nés en 1918, il ferait partie de la levée de la classe 38, à l'exception des sur-sitaires et des inaptes physiques ou mentaux. Il fut désigné pour le Régiment de Forteresse de Liège, comprenant les garnisons de tous les forts de cette place ; il fut affecté au fort d'Eben-Emael. Ce monstre, le plus grand fort d'arrêt européen, établi 25 km au nord-est de Liège, avait une double mission : au sud, bloquer la trouée de Visé par laquelle les Allemands avaient contourné les défenses liégeoises en 1914 ; au nord de l'enclave de Maastricht, verrouiller l'extrémité méridionale de la ligne de défense belge sur le canal Albert.

En arrivant sur place, François fut étonné : l'ouvrage apparaissait avant tout comme un espace dénudé en forme de fer de lance pointant vers le nord de presque 1 km de long sur 700 m de large. Au sud, on distinguait une accumulation de casemates d'artillerie, au nord, des coupoles coiffant des tourelles à éclipses ; enfin, à l'est et à l'ouest, de plus petites casemates. Un pseudo-terrain vague de 66 ha couvrant 3 étages de locaux techniques, de couloirs et de quoi assurer le séjour et la survie d'une garnison de 1 250 hommes.

Après une courte instruction générale, François réussit des tests d'aptitude et fut versé dans les observateurs d'artillerie. Ces nouvelles fonctions aiguisèrent son sens de l'observation, le familiarisèrent avec l'usage des instruments d'optique et lui apprirent le repérage topographique. Pour effectuer leur travail, les observateurs disposaient d'une coupole tournante panoramique près de la batterie nord et de niches spécifiques dans les casemates.

L'invasion de la Pologne en août 1939 et le début de la guerre en Occident qui s'ensuivit entraînaient la mobilisation de l'armée belge avec rappel de réservistes et, évidemment, maintien sous les armes de la classe 38, prolongeant ainsi le séjour de François à Eben-Emael.

Pour lutter contre la claustrophobie, en dehors des permissions accordées à tout militaire, ceux d'Eben-Emael bénéficiaient à tour de rôle d'un séjour réparateur au cantonnement de Wonck, à 6 à 7 km du fort où ils pouvaient reprendre goût à l'exercice de plein air. François était à Wonck au début de mai 1940 et ne pâtit donc pas de l'attaque-surprise du 10 mai à l'aube<sup>1</sup>.

Ce fort construit selon les conceptions stratégiques de 1918 passait pour imprenable par les méthodes terrestres traditionnelles. Il fut victime de deux premières mondiales : l'usage de planeurs pour déposer silencieusement sur les superstructures du fort 68 spécialistes en démolition et l'emploi d'une « arme secrète » la charge creuse capable de transpercer blindages d'acier et épaisses parois de béton armé et de transmettre de l'autre côté la majeure partie de l'énergie d'explosion (voir encadré p. 21). Grâce à cette conjonction, la batterie nord du fort tenant sous son feu les ponts sur le canal Albert fut détruite en 10 minutes. Du coup, les Allemands purent s'emparer des deux ponts sans danger. Les plans ennemis prévoyaient que ces ponts, bien que dûment minés, tomberaient intacts entre leurs mains ! Les autorités belges en avaient été averties par notre ambassade à Berlin en avril 1940. Et cependant, les ponts ne tombèrent pas ! Les colonnes allemandes massées nuitamment à quelques kilomètres de là n'avaient plus qu'à bondir pour enfoncer ou prendre à revers les positions belges. L'assaut créa la pagaille sur les arrières belges : les troupes défendant le canal Albert se repliaient pour échapper à l'encercllement ; les grenadiers tentaient de maintenir leurs positions alors que d'autres unités s'étaient débandées au premier choc et que les fuyards encombraient les routes.

Qu'étaient devenus pendant ces premières heures François et ses 120 compagnons cantonnés à Wonck ? Alertés dès le début, ils avaient entendu l'explosion des charges creuses de 50 kg, le tir des canons de la batterie sud et avaient assisté au ballet des bombardiers en piqué plongeant sur celle-ci. Mais que faire de ces canoniers sans canons

---

<sup>1</sup> Jean-Louis Lhoest : *Les Paras allemands au canal Albert, mai 1940*, Paris, Presses de la Cité, ed., 1964.

inaptes au combat ? Les évacuer sur une base arrière où ils seraient recyclés ? Le problème était de trouver une telle base et de l'atteindre malgré le repli de l'armée belge sur la ligne Anvers-Namur et l'avance ennemie. Embarqués dans des camions militaires avec leur barda et leur arme individuelle, nos artilleurs errèrent du 10 au 14 mai en fonction des voies encore disponibles. Partis vers Liège, ils durent changer de cap et remonter vers le nord jusqu'à Liers où ils furent à nouveau bloqués. Reprise du chemin vers le sud avec déviation obligatoire vers Gembloux. La fin de ce premier parcours s'effectua sans accroc : par Malines et Gand ; ils parvinrent à leur premier point de chute : Moerkerke à côté de Bruges. Leur pause ne dura guère : le 18 mai, il leur fallut déguerpir et gagner au plus vite la côte française de la Manche. Les armées blindées allemandes massées dans l'Eiffel avaient traversé les Ardennes non défendues et enfoncé les lignes françaises de la Meuse entre Sedan et le nord de Dinant. Après quoi, les *Panzers* de Guderian et de Rommel ne rencontrant plus d'obstacle, fonçaient sur l'estuaire de la Somme pour ramasser dans une nasse armée belge, forces anglaises et françaises aventurées en Belgique.

*Une charge creuse est un bloc d'explosif présentant un évidement dans une surface en contact avec l'objectif à détruire. La charge doit être de forme cylindrique et sa base évidée de façon régulière en forme de cône ou de calotte sphéroïdale. L'énergie de l'explosion se transmet quasi perpendiculairement à la paroi du bloc, celle émanant de la base évidée de la charge creuse se concentre en un point. Ce dispositif transforme l'effet de rupture des charges pleines en effet de perforation avant d'être miniaturisé et adapté à tous les projectiles antichars. La charge creuse fut utilisée contre les fortifications et les blindages. À titre d'exemple, une charge britannique Beehive 11 pesant 22 kg avec enveloppe et supports métalliques contenant 13,5 kg d'explosif brisant peut percer 1,80 m de paroi de béton armé ou 12 cm de blindage en acier. La perforation ne mesure que 2 cm de diamètre dans un blindage en acier, mais les gaz chauds s'engouffrant par la brèche ont anéanti tout ce qui se trouvait de l'autre côté de la paroi perforée.*

De Bruges à Abbeville, on ne compte qu'environ 200 km. Cependant, notre convoi d'artilleurs mit deux jours et demi pour parcourir ce trajet, l'encombrement routier était gigantesque : des dizaines de milliers de véhicules chargés de futurs mobilisables et de familles entières de Belges et de Français du Nord fuyant l'invasion tentaient de gagner le Sud. Pour parfaire le chaos, des avions ennemis mitraillaient et bombardaient les colonnes de civils. Le convoi de François atteignit les abords d'Abbeville dans l'après-midi du 20 mai pour y apprendre que les avant-gardes allemandes y avaient déjà pénétré ! Une seule solution pour échapper au piège : se précipiter vers l'embouchure de la Somme et passer le pont de Saint-Valery avant que les Français ne le fassent sauter à l'approche de l'ennemi. La manœuvre réussit et le lendemain nos artilleurs reprirent leur périple. Alternant étapes et journées de repos, ils passèrent par Dieppe, Rouen, Poitiers, Châtellerauld, Bordeaux, Toulouse et Carcassonne. Ils mirent 14 jours pour rejoindre leur destination : Quillan dans les Hautes-Pyrénées, 50 km au sud de Carcassonne, à une vingtaine de kilomètres de la frontière espagnole. Le parcours s'effectua sans incidents, hormis le 28 mai et les jours suivants. À l'annonce de la capitulation de l'armée belge et de la reddition de Léopold III, la population française devint franchement hostile. Heureusement, un loustic eut l'idée lumineuse de se procurer un pot de peinture blanche et de tracer en grandes lettres : « NOUS NE CAPITULERONS PAS. VIVE PIERLOT ». Il suffisait alors pour calmer les esprits de montrer l'inscription et d'ajouter que le gouvernement belge dirigé par Pierlot avait rejoint la France et s'installait à Poitiers.

Arrivés le 4 juin à Quillan, ils y demeurèrent jusqu'à leur retour vers la Belgique dans la seconde quinzaine d'août. Leur installation achevée, ils furent pris en charge par l'armée française et formèrent une compagnie auxiliaire. Le 15 juin, après 10 jours d'entraînement, nos ex-artilleurs furent envoyés en mission vers le nord. Manque de chance, leur point de chute était déjà tombé aux mains de l'ennemi ! Il ne restait qu'à rebrousser chemin et rentrer au bercail. La campagne de France touchait à sa fin, l'armée française taillée en pièces ne possédait plus de valeur combattive. Les hostilités cessèrent deux jours après la sortie avortée de François et de ses compagnons et l'armistice fut signé le lendemain, 18 juin.

Parmi les clauses de l'armistice figurait le désarmement des troupes étrangères. Tous les militaires belges rassemblés à Quillan obtempérèrent. Après quoi, le vainqueur adressa un ultimatum aux

soldats belges demeurés en France : avoir regagné leur pays avant le 31 août sous peine d'être envoyés en Allemagne comme prisonniers de guerre. Un train de ramassage au départ de Quillan était prévu pour la dernière semaine d'août : il rapatrierait sur Liège tous les retardataires.

François, méfiant par nature et par expériences de jeunesse, n'avait aucune envie de se laisser enfermer dans un train affrété par l'ennemi et dont la destination réelle était inconnue. Méfiance judicieuse : le train déchargea son contenu à Stettin sur la Baltique ! Une vingtaine de camarades partageaient son scepticisme : ils décidèrent de tenter le retour dans leurs camions militaires. Voyage sans problème même en zone occupée. François estima cependant plus prudent de ne pas demeurer à bord jusqu'au terminus assigné. Arrivé dans un endroit propice, « il sauta du bon côté de la route », comme il le racontait plaisamment, et rentra chez lui par ses propres moyens. Il n'eut aucun ennui avec l'occupant. Celui-ci, en effet, développait sa politique proflamande amorcée dès 1939. Politique fructueuse : pendant la campagne de mai 1940, plusieurs régiments flamands avaient hissé le drapeau blanc ou s'étaient débandés sans combattre. Après la capitulation, cette politique se manifesta par la libération immédiate des soldats flamands et l'expédition des Wallons dans les stalags prussiens. À cette époque, Corswarem faisait partie de la province flamande du Limbourg. De ce fait, François probablement considéré comme Flamand ne fut pas inquiété par l'occupant.

Plus tard, réadapté à la vie civile, il avait pu analyser l'expérience des deux années passées à l'armée et du mois d'une guerre à laquelle il n'avait pas pris activement part. Ses sentiments n'étaient guère exaltants :

– Dépit d'avoir gaspillé son temps à se préparer à un conflit d'un autre âge.

– Animosité marquée à l'égard des États-majors français et belge imperméables aux concepts nouveaux développés depuis 1932 notamment par de Gaulle puis Guderian, attitude ayant conduit à un désastre majeur.

– Enfin, répulsion pour « l'esprit militaire ».

Le retour de François dans ses foyers lui posait un problème vital : assurer sa subsistance lui-même, situation inconnue auparavant ayant toujours vécu en commensal de membres de sa famille ou au pensionnat. Il ne pouvait s'établir sur ses terres, elles avaient été louées dès le décès de son père pour payer son entretien et les baux

ruraux de 9 ans reconduits n'arrivaient point encore à échéance. Par ailleurs, François n'était plus attiré par le métier ancestral d'agriculteur ; à l'armée, il avait côtoyé des gens de professions très diverses et sa traversée de la France de la Normandie aux Pyrénées lui avait ouvert des horizons nouveaux. Il préféra tenter d'appliquer ses connaissances théoriques en agronomie. Dans l'attente, il reprit son statut d'hôte payant chez ses cousins.

Les prélèvements massifs de denrées par l'occupant et le blocus britannique avaient engendré une disette généralisée et l'instauration du rationnement.

Bien que la Belgique soit un gros producteur de sucre provenant des betteraves (le saccharose), les quantités laissées à la population ne couvraient pas les besoins. Cette pénurie stimula la créativité : la fabrication de miel artificiel baptisé « Sirop d'or » explosa. La base de ce sirop est le sucre inverti composé de glucose et de fructose issus de la dégradation d'une partie du saccharose au cours de son raffinage. Ce sucre inverti, identique à celui du miel d'abeilles, possède une haute valeur énergétique. Or, habitait dans ce village un limonadier, patron de la petite entreprise familiale Fumal. Habitué au maniement des sucres et entretenant des relations cordiales avec le sucrier voisin, il décida de se lancer dans la course au Sirop d'or. La disponibilité de François Mathot tombait à pic pour notre limonadier : il pouvait s'adjoindre un collaborateur compétent. François accepta. Ce travail proche de l'agronomie lui procurait un complément de ressources indispensable ; en outre, il ne l'astreignait pas à un horaire rigide.

## En résistance

Assurer sa sécurité économique représentait pour François une nécessité non un but. Comme beaucoup de Belges, il était hanté par l'évolution de la guerre et la haine de l'occupant : le souvenir des atrocités commises par les « Boches » lors de l'invasion d'août 1914 et des 4 années de la première occupation faisait partie de la mémoire collective ; la nouvelle invasion l'avait ravivée. Chez François s'ajoutait un facteur personnel : il imputait aux Boches la mort de son père et – par voie de conséquence – son enfermement à Malonne.

En juillet et août 1940, la population plongea dans un désarroi total : que l'armée française eût été anéantie en un mois semblait sonner le triomphe du *Reich*. La défaite de la *Luftwaffe* au cours de la

bataille d'Angleterre et l'échec du projet d'invasion des Îles britanniques en décembre sortirent les gens de leur torpeur. Dès la fin 1940, un à deux milliers de démocrates et patriotes avaient été saisis par le besoin de « faire quelque chose contre l'occupant » pour aider les Anglais, secouer les défaitistes et attentistes, culpabiliser les collaborateurs et montrer son hostilité à l'ennemi. Colloques singuliers et propagande de bouche à oreille grossissaient les rangs des opposants. Au début 1941, ces groupes isolés nés spontanément commencèrent à s'agglutiner et formèrent les embryons des futurs grands réseaux de Résistance.

François s'était évidemment ouvert de ce besoin d'action à des amis sûrs. Corswarem ne possédait qu'une antenne pharmaceutique, François fréquentait plutôt la pharmacie de Jeuk (Goyez en français), un village voisin; il sympathisait avec le pharmacien, patriote avéré. Lors d'une visite au début de l'été 1941, ce dernier s'enquit de savoir si François persistait dans sa volonté de nuire à l'occupant. Sur la réponse convaincante de l'interpellé, il lui dévoila sa participation à la Résistance et lui proposa de se joindre à son groupe. Accord immédiat et transmission de la demande d'affiliation à ses chefs. Ces résistants appartenaient au groupe fondé par Antoine Lambrechts et rapidement affilié au jeune Mouvement national belge (MNB). Lambrechts avait été désigné responsable du MNB pour le Sud-Limbourg. Il possédait une vision large du rôle futur de la Résistance en fonction de l'évolution du conflit. À côté de l'action psychologique, il avait créé une section d'observation (section 0) chargée de surveiller les installations et mouvements de l'ennemi. Le chef de secteur convoqua François et le cuisina sur ses motivations, antécédents, hobbies et fréquentations. Satisfait des réponses, il l'enrôla dans la section Observation après lui avoir délivré le laïus traditionnel sur les dangers, la nécessité du secret, de la vigilance et d'une méfiance constante. En fait, le responsable était très heureux d'avoir recruté un observateur patenté et intelligent, doublé d'un sportif pugnace pour une mission vacante : l'identification régulière du nombre et des types d'avions de la *Luftwaffe* présents sur la plaine voisine de Brustem. Les contacts s'effectueraient via le pharmacien. François avait saisi l'intérêt de ces informations : la taille et la composition du parc aérien dépendaient des objectifs assignés à la *Luftwaffe* dans le ciel belge.

Première besogne : repérer les observatoires d'où l'on pouvait voir les avions rangés, sans être vu et sans le secours de jumelles. Un

fabriquant et vendeur de Sirop d'Or peut aisément fournir un alibi pour justifier sa présence dans un rayon d'une quinzaine de kilomètres de son atelier, mais il aurait du mal à faire avaler à un *Feldgendarme* la possession de jumelles ! Second préliminaire : se construire un réseau de circuits pour se rendre à ses divers observatoires par des trajets différents à chaque visite et n'empruntant jamais le même chemin à l'aller qu'au retour. Ces notions de sécurité n'émanaient pas des interlocuteurs de François, mais de sa propre analyse des aléas de sa mission. Doué d'un caractère méfiant aiguisé par ses expériences de jeunesse, il avait acquis très tôt ce sixième sens qui fait pressentir rapidement les dangers potentiels et les moyens de les esquiver. Notre agronome fut tout aussi imaginaire pour la transmission des informations recueillies. Il convint avec le pharmacien des noms de produits usuels pour désigner les types d'avions et des quantités de produits pour indiquer les nombres d'appareils.

L'espionnage de la plaine débuta fin de l'été et se poursuivit jusqu'au printemps 1942. L'infatigable cycliste variait d'heure, de jour, d'observatoire et de circuit à chaque randonnée. La fréquence de celles-ci dépendait de la stabilité du parc aéronautique : d'un rythme hebdomadaire en *statu quo*, il doublait lors de modifications. En période de stabilité, les rapports au pharmacien étaient laconiques : « Même commande que la dernière ». Ce petit jeu dura six mois mais finit par intriguer les policiers de la *Luftwaffe* patrouillant autour de la plaine : quelle était l'occupation de ce cycliste que l'on apercevait sporadiquement en divers endroits bordant la plaine ? Tenter de l'interpeller était de ce fait illusoire et une seule indication paraissait valable : il semblait venir de l'ouest et repartir dans la même direction. La police chercha à l'identifier dans les villages ciblés. Le 13 avril 1942, des policiers se rendirent à la mairie de Corswarem et donnèrent au secrétaire communal une description assez précise du cycliste, de son vélo et de quelques endroits fréquentés. Le secrétaire était un ami de la famille Moureau et y rencontra François : la description du cycliste lui amena aussitôt son image à l'esprit. Il fallait gagner du temps. Il expliqua aux policiers que depuis le strict rationnement de l'essence, toute la population circulait à vélo, qu'il existait pas mal d'hommes d'une trentaine d'années à chevelure foncée et qu'il rechercherait ceux qui possédaient des raisons professionnelles ou familiales de se rendre dans la zone citée. Il ajouta que cette enquête réclamait un délai de 2 à 3 jours. Les policiers parurent satisfaits de la proposition et se retirèrent. Dès



l'obscurité tombée, le secrétaire s'en vint chez les Moureau et conta à François la visite des « gestapistes ». À moins d'être suicidaire en croyant à sa bonne étoile, la démarche ennemie valait ordre de cesser sur l'heure l'activité clandestine suspectée et de déguerpir vers une région où il n'était pas connu. Sa décision fut immédiate : il quitterait le pays dès le lendemain matin, avant que les Boches ne l'aient identifié. Il en informa ses hôtes et avertit le pharmacien tant de sa situation que du danger de l'observation de Brustem. Le début de la nuit fut très occupé. Pendant que Mme Moureau lui préparait une montagne de crêpes capables de le sustenter plusieurs jours, il ruminait où aller et comment s'y rendre. Sa décision prise, défilèrent dans son esprit les images des amis et copains qu'il abandonnait et celle de la sémillante institutrice de 19 ans qui remplaçait le titulaire prisonnier en Allemagne. Elle habitait non loin de François : il la voyait souvent et la fréquentait avec un plaisir croissant et partagé. Après quoi, il s'accorda quelques heures de sommeil avant d'affronter son périlleux voyage.



Juin 1940 : les artilleurs rescapés de la garnison d'Eben-Emael à Quillan (France, Pyrénées-Orientales)